

Que dire de la position du médecin au XXe siècle? La médecine était un sacerdoce. Et les malades ne savaient comment témoigner leur reconnaissance aux médecins, les comblaient des attentions les plus délicates, et payaient leurs honoraires. Aussi ce fut l'âge d'or. Les confrères ne connaissaient plus l'envie. Lorsqu'ils se rencontraient au chevet d'un malade, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre avant d'examiner leur client.

Chose curieuse, le XXe siècle ne connut point les doctoresses, mais avec raison. Les médecins occupaient une position si haute, si rémunérée, que les jeunes filles préféreraient épouser un médecin plutôt que la médecine.

\*:\*

Ces notes caricaturales sur la médecine au XXe siècle, ne font que tracer les lignes bien pâles de l'étourdissante causerie de l'aimable conférencier,

Sarecy portait des conférences, comme un pommier des pommes; ses conférences étaient mûres.

La causerie de jeudi avait, elle, la saveur d'un fruit nouveau, et l'auteur y a manié l'épigramme comme un satirique.—*Scalpel.*

## Déontologie médicale.

Leçon de M. le professeur HUBERT, de Louvain.

### *Ce que le médecin doit aux malades (1)*

*Maladies chroniques.* La maladie chronique est le grand écueil du jeune médecin. Le malade a promené sa lésion de Docteurs en Docteurs et il a essayé de tous les traitements. Il est découragé, irrité, ingrat et c'est moins la confiance en vos ressources qu'un instinct de la conservation qui se raccroche à tout, qui le pousse chez vous. Pour capter cette confiance devenue rebelle, examinez le patient avec plus de soin que vos prédécesseurs, par des procédés autres, s'il se peut, et il ne vous restera plus après qu'à trouver des moyens différents de ceux déjà employés et à les appliquer avec persévérance et patience.

« La patience, dit excellemment M. Dechambre, est un fruit de l'expérience. Elle manque donc d'ordinaire au jeune médecin qui, ne connaissant pas ce qu'on pourrait appeler les mœurs des maladies, leur évolution spontanée, les variations dont elles sont susceptibles dans leur marche et leur terminaison, l'influence qu'elles reçoivent de l'âge du sexe, de l'hérédité, de leur coexistence chez le même malade, ne compte jamais avec le temps et s'épuisent en médications inutiles ou fâcheusement perturbatrices. Cet excès

(1) Suite. Voir la livraison de mai 1891.